Document generated on 05/20/2025 3:54 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

Compétition des premières oeuvres
À l'image des mondes qui nous habitent

Patricia Robin

Number 287, November–December 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/70609ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Robin, P. (2013). Compétition des premières oeuvres : à l'image des mondes qui nous habitent. *Séquences*, (287), 20–21.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Compétition des premières œuvres
À l'image des mondes qui nous habitent

Parmi toutes les premières œuvres soumises au public de cette 37e édition du Festival des films du monde de Montréal, une vingtaine entrait en compétition pour obtenir les Zéniths d'or, d'argent et de bronze. Sans se lancer dans une course folle, ces films montraient plutôt un éventail assez diversifié des thèmes universels qui tracassent ces jeunes réalisateurs internationaux. En faisant preuve de talent et d'ingéniosité, ceux-ci se démarquent par leur approche cinématographique particulière, leur scénario original ou leur traitement distinctif. Sachant tirer leur épingle du jeu, ils affirment une personnalité et une facture personnelle des plus enviables.

Patricia Robin

Qu'on se le dise, l'appellation « première œuvre » témoigne d'un savoir-faire lors de la création d'un premier long métrage de fiction. Loin de constituer des balbutiements, ces films font preuve d'une certaine maîtrise du média et de la mise en scène, tout autant que du scénario et de la direction de la photographie. Malgré quelques réalisations maladroites, plusieurs méritent que l'on s'y attarde; elles proposent des réflexions sur notre monde d'où l'on peut faire ressortir des constantes telles que l'amour, la famille, le deuil, la recherche d'identité sexuelle, la quête de soi. Une chose demeure : le dépaysement est garanti, soit par la langue étrangère, les paysages fabuleux, les mœurs ou les valeurs différentes.

AMOURS, JEUNESSE ET SÉDUCTION

The Falling Feather du Chinois Wang Yi, par exemple, nous plonge dans une Chine presque intemporelle où un peintre ne s'attarde pas qu'aux sites dont il est venu s'inspirer, mais s'éprend d'une jeune fille dans un village rural. Bien que leur amour pur, sobre et respectueux représente tout pour eux, les promesses ne sont pas tenues par révérence envers les aînés. Malgré des sentiments sirupeux, l'exotisme des mœurs et la beauté fulgurante des paysages l'emportent. L'histoire d'amour de ***Yam dam*** de Vivian Goffette, pour sa part, relève d'un contexte plus ancré dans le réel. Cette fiction aux relents postcolonialistes télescope une Africaine naïve, séduite sur Internet, chez un vétérinaire belge. Bien qu'il veuille se débarrasser de l'intruse, il finit par s'attacher à elle et en tombe amoureux. Bien ficelé, ce film fait état d'une intelligence sous-cutanée dans les détours d'un scénario tout simple sur l'affection, les apparences, les lieux communs et les faux bons sentiments de la coopération dans les pays émergents. On retrouve de jolis moments dans cette dentelle d'émotions. Seul film américain, ***At Middleton*** d'Adam Rodgers propose une escapade amoureuse, lors de la journée portes ouvertes d'un campus américain, servie avec un dialogue aux réparties rigolotes et une direction photographique lumineuse. Alors que les jeunes suivent le tour guidé, le père du garçon, un cardiologue coincé, et la mère de la fille, une femme extravertie, explorent les lieux et leur propre affectivité. En quelques heures, ils éprouvent une amourette adolescente en pleine crise de la quarantaine pendant que leurs enfants font face à leur avenir avec un sérieux saisissant. Bien que cette comédie romantique semble destinée au petit écran, elle permet tout de même de vivre par procuration, l'espace d'un film, un écart de conduite, mais pas un zéro… Les tourments de la juvénilité ont pris plusieurs détours pour explorer la quête de soi, celle d'une appartenance à un groupe, à un clan. ***Left Foot Right Foot***, du Suisse Germinal Roaux, étudie avec une photographie noir et blanc parfaitement maîtrisée l'univers d'un jeune couple sans formation aux prises avec un avenir offrant peu de perspectives. Chacun se débrouille pour s'en sortir et leur relation en non-dits et en silences devient plutôt bancale,

Photo : ***Yam Dam***

surtout avec les séjours du frère autiste du garçon. Leurs quêtes personnelles ne mènent nulle part, l'optimisme est rare et les échecs nombreux. Ce même avenir bouché est exploré dans ***Puerto padre***, du Costaricien Gustavo Fallas. Un adolescent orphelin quitte sa campagne pour partir à la recherche de son parrain dans la capitale. Il tente tant bien que mal de trouver sa place dans une société peuplée de menteurs et d'exploiteurs. Servi par des images aux couleurs fortes et puissantes, ce drame oppose les contrastes d'une vie rêvée (un paquebot de croisière amarré au port) à celle d'une navrante réalité (un motel défraîchi et miteux). Formé à Montréal, ce réalisateur s'est vu décerner le Zénith d'argent pour ce portrait réaliste de l'isthme centraméricain qui ne représente rien de paradisiaque pour ses habitants. Bien ancré dans une Allemagne encore à la recherche d'elle-même, ***Finsterworld***, de Frauke Finsterwalder, déroute par la multitude de ses personnages, tous plus bizarres les uns que les autres, en proie à des tourments inhabituels et profonds. Ce film choral servi par une fort belle lumière naturelle s'est mérité le Zénith de bronze. La quête d'une identité sexuelle se retrouve dans deux des films en compétition : ***L'amore è imperfetto*** de Francesca Muci et ***Le Jardin des arbres morts*** de Yariv Mozer. Le premier, en provenance d'Italie, pèche par une mise en scène survoltée et un scénario alambiqué où se côtoient des personnages superficiels à la libido exacerbée. Le second, venant d'Israël, pose le problème d'un éveil à l'homosexualité par des lettres et des regards sans équivoque qui propulsent le protagoniste principal dans des tourments que la « normalité » replacera dans le « droit chemin » familial. Un film courageux, mais ô combien maladroit ! Dans les deux situations, on n'expose que la génitalité homosexuelle sans faire cas de l'intimité qui peut unir deux personnes, banalisant ces relations à de simples démonstrations de techniques de séduction.

FAMILLE ET DEUIL

La famille tient une place importante dans les thèmes abordés de cette course au pinacle. ***Anton's Fest***, de John Kolya Reichart, l'a démantelée, triturée, confrontée dans son projet final d'études mené avec brio à l'aide d'une caméra fouineuse, de comédiens naturels captés à vif et d'un scénario digne de *En attendant Godot* de Samuel Beckett. Créant un malaise dès les premières images, le jeune réalisateur allemand maintient le spectateur dans un huis clos oppressant au cœur d'un décor bucolique. Pour sa part, ***Le Chemin le plus long***, de Claudia Pinto Emperador, emprunte des voies détournées pour dresser le portrait de cette famille en deuil qui tente de se recomposer, malgré le désir de la grand-mère de vivre son dernier périple après avoir connu son petit-fils. Opposant la vie urbaine violente de Caracas à la campagne apaisante, ce film vénézuélien pose le problème de la mort assistée tout autant que les difficultés pour un enfant de confronter le départ d'êtres chers. Il a reçu le prix Glauber Rocha pour le meilleur film d'Amérique latine. La Québécoise Pascale Ferland s'est attardée, dans ***Ressac***, à la destinée d'une communauté gaspésienne où les trois femmes d'une famille vivent l'épreuve du décès du mari, du père et du gendre. Issue du documentaire, la réalisatrice a laissé à ses personnages toute la place pour traduire une douleur inexplicable en longs silences, en désœuvrement et en crises. Tourné dans une ville sur son déclin après la fermeture de l'unique industrie de celle-ci, ce film fait état de la désertion des régions du Québec et de l'implacable réalité du désespoir et du déracinement. ***82 jours en avril***, du Belge Bart Van den Bempt, décrit une situation tout aussi dramatique : un couple récupère les bagages de leur fils tué accidentellement au terme de son excursion en Turquie. Les parents quinquagénaires, complètement effondrés, entreprennent de suivre ses traces après avoir pris connaissance de son journal de voyage. Impressionniste, le réalisateur oppose, tout au long du périple de ces deux personnages, d'extrêmes gros plans de leurs visages, tentant presque d'entrer dans les pores de leur peau, dans les profondeurs de leur trouble émotionnel, à des plans larges, parfois flous, de cette contrée inconnue pour eux. On flotte dans ce pays vague qu'est le deuil, celui où l'on perd ses repères, celui où l'on divague dans une temporalité incertaine. Le mari monolithique dans son manteau foncé et l'épouse réfractaire, s'épanouissant au terme de ce pèlerinage, finissent par se retrouver et recouvrent une forme de sérénité qui n'aurait pu se produire sans ce passage obligé de l'acceptation de la mort de l'enfant. Un film puissant, beau et lumineux. Pour terminer sur une note plus joyeuse, il faut souligner le sympathique ***Somos gente honrada*** d'Alejandro Marzoa : un film sur l'amitié indéfectible de deux hommes ébranlée par une opportunité qui les entraîne dans des moments intenses et loufoques. Bien que l'histoire sente le déjà-vu, il n'en demeure pas moins qu'avec ses deux compères attachants, le réalisateur compose, sur fond d'instabilité économique espagnole, avec la famille, l'argent rapide qui corrompt tout, la crise de la quarantaine, une comédie dramatique dont la mise en scène haletante sait faire oublier la tristesse de cette programmation somme toute très sérieuse qui a récompensé de son Zénith d'or et du Prix de la FIPRESCI le film turc ***Le Long Chemin vers la maison*** d'Alphan Eseli.

Peu de ces œuvres seront distribuées ou diffusées sur nos écrans. Cette compétition offre la chance d'assister aux premières traces d'éventuelles carrières prolifiques. C'est ce qu'on souhaite à tous ces créateurs.

Photo : ***Anton's Fest***